

## LE PAIN QUOTIDIEN DES ŒUVRES ÉVANGÉLIQUES

John WINSTON

*S'il est un lieu commun dans la psychologie chrétienne, c'est bien celui du « matérialisme qui détourne l'Église de sa vocation prophétique ». Certains se réfugient alors dans la pauvreté, ou dans son idéologie ; d'autres se posent la question à savoir s'il n'y a pas une façon chrétienne de vivre dans un monde que Dieu a aussi créé matériel.*

Dans leur ensemble, les œuvres évangéliques connaissent des difficultés financières et donnent parfois l'impression de souffrir d'une « sous-alimentation chronique ». On le constate, les chrétiens pourvoient aux besoins des Églises, mais les moyens paraissent faire défaut pour subvenir à ceux des œuvres. Plusieurs explications peuvent en rendre compte, mais elles reposent sur l'attitude fondamentale du chrétien à l'égard de l'argent.

En général, le christianisme l'a comprise de deux façons différentes, opposées l'une à l'autre. Nous les examinerons plus loin, mais arrêtons-nous d'abord sur la façon dont l'argent est perçu dans notre société et sur la question à savoir si la Bible offre une conception cohérente de l'argent. En conclusion, nous envisagerons quelques solutions pratiques.

Précisons tout de suite que nous ne traiterons pas de grands systèmes économiques ou politiques, mais uniquement du secteur privé, dans lequel le chrétien exerce ses responsabilités en premier lieu.

Situons d'abord le contexte : quelle attitude rencontrons-nous autour de nous, à l'égard de l'argent ? Il est frappant de constater qu'on en parle peu ; lorsqu'il le faut seulement. Contrairement à d'autres valeurs, l'argent n'est pas « bien vu ». De récentes enquêtes confirment cette impression et montrent que l'argent est perçu comme une chose honteuse, et donc taboue. Récemment encore, on pouvait lire : « Balzac, Hugo, Zola, Sartre : quand la France écrit, c'est contre argent. Il est sale... comme le sexe... comme la politique. Des trois sujets dont il est interdit de parler à table dans les bonnes familles, l'argent est le seul à demeurer tabou. » L'auteur en recherche la raison : « ...la vraie raison, enfouie dans des siècles de littérature et de préjugés, c'est la mauvaise conscience... Qui a les mains pleines ne saurait être innocent<sup>1</sup>. »

On comprend donc le pourquoi de la question posée à des chefs d'entreprise catholiques lors d'une émission sur l'argent à *Antenne 2*, le 2 avril 1987 : comment un chef d'entreprise catholique peut-il concilier son activité et sa foi ? « [...] Il est plus noble d'être médecin que... patron de P.M.E.<sup>2</sup> » écrit un professeur de l'école des Hautes Études Commerciales (H.E.C.) dans un article paru en première page du *Monde* ; et il conclut en demandant du gouvernement, non pas de l'argent, mais plus de considération pour les métiers de l'argent<sup>3</sup>.

Deux positions traditionnelles rencontrées dans le christianisme, la première estime que l'argent est une valeur négative, voire dangereuse et honteuse, car elle appartient au domaine de Satan<sup>4</sup>. L'autre, en revanche, affirme que tous les biens matériels appartiennent à Dieu qui

---

<sup>1</sup> Franz-Olivier GRESBERT, « Les Français et l'argent », *Le Nouvel Observateur* du 9 novembre 1984.

<sup>2</sup> N.D.L.R. : « Petite ou moyenne entreprise ».

<sup>3</sup> R. PAPIN, « Chefs d'entreprise et tour d'ivoire », *Le Monde* 06/83.

<sup>4</sup> Jacques ELLUL, *L'Homme et l'argent*, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, éd. revue et augmentée, 1979.

les confie aux hommes afin qu'ils en soient les gérants pour le bien commun<sup>5</sup> ; ils reconnaissent toutefois qu'on peut en abuser, comme de tout don de Dieu.

Nous sommes redevables au professeur Jacques Ellul d'avoir creusé jusqu'aux racines les origines religieuses de la première conception et il ne craint pas d'en tirer les conséquences logiques à savoir la glorification de la pauvreté.

Dans son livre passionnant intitulé *L'Homme et l'argent*, Ellul comprend l'argent tel qu'il apparaît dans l'Ancien Testament, comme un don de Dieu, et bon par définition<sup>6</sup>, même si les hommes en ont souvent abusé. Mais dans le Nouveau Testament, l'argent devient mauvais parce qu'il appartient au domaine du Malin<sup>7</sup>, même lorsque son usage est bon<sup>8</sup>. La situation a changé radicalement, remarque Ellul, au moment où « le peuple élu n'a plus reconnu la gloire de Dieu dans cette forme, prenant celle-ci pour valable en soi, et de ce fait la donnant à Satan qui en dispose désormais<sup>9</sup> ». Il n'est donc pas question pour l'homme d'en être le gérant<sup>10</sup>, car l'argent n'est pas un « objet » qu'il faut « bien utiliser ou gagner honnêtement », mais un « maître personnel de la même façon que Dieu en est un<sup>11</sup> ». Il s'est en quelque sorte incarné en Satan, de sorte qu'il faut le repousser sous toutes ses formes. C'est pourquoi Ellul récuse les activités telles que le développement économique<sup>12</sup>, la vente (subordination de l'homme par l'argent<sup>13</sup>), l'épargne et l'assurance<sup>14</sup>, comme étant indignes du chrétien.

Ainsi pour éviter les abus effrayants de l'argent – que nous condamnons aussi – Ellul voudrait en interdire l'usage. Mais puisque cela est manifestement impossible, il suggère de distinguer, assez subtilement à notre avis, entre l'argent dont le chrétien ne peut prétendre se servir, et la monnaie qu'il utilise par nécessité<sup>15</sup>. Pour bien faire, il lui faudrait la manier du bout des doigts, et la réduire à quelques « sous » qui perdraient de leur intérêt dans la mesure où il s'intéresserait à autre chose. En effet, dit Ellul, « le fait d'aimer les choses d'en-haut conduit à une certaine désaffection de celles d'en-bas<sup>16</sup> ».

Ce raisonnement, qui conduit à une abstinence totale (ou presque !), oblige Ellul, dans sa lecture de la parabole des Talents (Lc 19), à développer des trésors d'ingéniosité pour exclure l'éventualité d'un commandement de Jésus à ses serviteurs-gérants de faire fructifier les biens matériels qu'il leur confiait, en attendant son retour.

En tenant ce langage, Ellul est conscient de prendre ses distances d'avec la Réforme. Celle-ci, juge-t-il, s'est fourvoyée en « considérant l'homme comme ayant vocation à exercer son métier ». Cette altération étant surtout imputable au calvinisme, Ellul remonte à la spiritualité médiévale qui dédaignait l'argent et acclamait la pauvreté. Dans cette perspective, la noblesse du pauvre, débarrassé de l'argent déshonorant, est un couronnement. La pensée centrale de tout le moyen-âge, selon laquelle le pauvre est le vrai représentant de Dieu, disparaît avec la Réforme.

Enfin la question se pose : faut-il travailler à faire du pauvre un riche ?<sup>17</sup> Non, répond Ellul, car « si par un hasard extraordinaire, on arrivait à dissiper tout malheur, à faire de tous

---

<sup>5</sup> Octave GÉLINIER, *Morale de l'entreprise et destin de la nation*, Paris, Plon, 1965.

<sup>6</sup> J. ELLUL, *op. cit.*, p. 39.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 51.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 158.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 51.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 35.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 97.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 176.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 102.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p. 136.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 97.

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 166.

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 209.

des riches... nous aurions payé cet universel bonheur du culte de Mamon<sup>18</sup> ». Fidèle à sa conception de l'argent toujours démonisé, Ellul ne peut accepter l'idée que ce bien serve à la gloire de Dieu.

Le christianisme médiéval, sous l'influence de la philosophie gréco-romaine, méprisait le monde et dévaluait la terre<sup>19</sup>. Luther allait remettre en valeur la noblesse que Dieu attribue au travail ; Calvin, celle qu'il accorde aux biens matériels.

Dans son commentaire sur Luc 19.13, Calvin écrit : « quelques dons que le Seigneur nous ait octroyés (*octroyés*), sçachons que cela nous est baillé (*donné*) en garde comme de l'argent, afin qu'il en revienne quelque gain et proufit. Car il n'y a rien plus desraisonnable, que quand nous laissons ensevelir, et n'appliquons à quelque usage profitable les grâces de Dieu, desquelles la vertu consiste proprement à rapporter fruit. [...] il n'y a estat plus louable devant Dieu, que ceux qui apportent quelque proufit à la société commune des hommes<sup>20</sup>. »

Ailleurs, Calvin plaide pour une doctrine de l'usage des biens terrestres pour éviter l'austérité ou l'intempérance : « ...nous ne devons ni ne pouvons astreindre les consciences en cet endroit à des formes et préceptes fixes et brefs... L'Écriture baille (*donne*) les règles générales de l'usage légitime...<sup>21</sup> »

Principe révolutionnaire pour l'époque : d'une part il suppose la connaissance de la Bible et, d'autre part, il fait relever de la conscience de chacun la responsabilité de la fructification et de l'affectation des biens terrestres. Cette éthique s'est en premier lieu répandue dans les milieux calvinistes en France, en Hollande et en Angleterre, et que l'essor économique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ait d'abord eu lieu dans les pays protestants, où les hommes qui exerçaient des métiers d'argent avaient été déculpabilisés, n'est pas passé inaperçu.

L'hypothèse du sociologue Max Weber, selon laquelle il existe une relation étroite entre le protestantisme, surtout sous sa forme puritaine (calviniste anglaise), et l'essor du capitalisme moderne a suscité de très vives controverses. Mais actuellement, il semble que la plupart de ses critiques, après avoir attaqué presque tous les points de sa démonstration, lui donnent raison sur le fond<sup>22</sup>. Par contre, il ne fait aucun doute que la contre-réforme « brisa net l'essor économique partout où elle triompha en dénonçant l'esprit d'entreprise... comme un signe d'insoumission et d'hérésie<sup>23</sup> ».

C'est, par exemple, la révocation par Louis XIV en 1685 de l'Édit de Nantes<sup>24</sup> qui provoqua la dispersion à travers l'Europe des entrepreneurs huguenots à tel point qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la monarchie française faisait appel aux banquiers de Genève, fils de huguenots exilés<sup>25</sup>.

L'ingénieur catholique, Octave Gélinier met en évidence de manière frappante l'ampleur de la réforme des mentalités dans le domaine économique, lorsqu'il oppose les conceptions qui ont prévalu dans l'antiquité et au moyen-âge, avec celles des branches « non conformistes du calvinisme » comme il les appelle, « les baptistes, les méthodistes, les quakers et autres<sup>26</sup> ».

À l'époque gréco-romaine, les fortunes et la création des richesses reposaient sur la guerre et le pillage, donc le vol et l'esclavage (« la vertu suppose l'esclavage » disait

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Jean DELUMEAU, *Le Péché et la peur : la culpabilisation en Occident*, Paris, Fayard, 1983, p. 15-18.

<sup>20</sup> *Commentaires de Jehan Calvin sur le Nouveau Testament, tome premier : Sur la Concordance ou harmonie composée de trois évangélistes à savoir S. Matthieu, S. Marc, et S. Luc*, Paris, Meyrueis, 1854, p. 524s.

<sup>21</sup> Jean CALVIN, *L'Institution chrétienne*, vol. 3.10-12.

<sup>22</sup> Ph. BESNARD, *Protestantisme et capitalisme : la controverse post-weberienne*, Paris, A. Colin, 1970, p. 42.

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 39.

<sup>24</sup> N.D.L.R. : promulgué par Henri IV en 1598 et reconnaissant officiellement le protestantisme en France.

<sup>25</sup> Ph. BESNARD, *op. cit.*, p. 39.

<sup>26</sup> O. GÉLINIER, *op. cit.*, p. 134.

Aristote ; toute activité économique importante était inséparable d'un soutien militaire), et le travail, méprisé, était l'activité de l'esclave. L'acquisition des biens se faisaient par des moyens malhonnêtes, il n'y avait donc que de mauvais riches. Quant aux marchands, dit Gélénier, ils sont fustigés, et même la direction d'activités économiques est considérée comme peu morale<sup>27</sup>.

La situation s'améliore dans le christianisme médiéval ; cependant l'économie continue d'être méprisée et le travail productif demeure au bas de l'échelle des valeurs. Banquiers et marchands sont « toujours fustigés par les princes, mais on a souvent besoin de leurs services...<sup>28</sup> ».

Ceci contraste avec la réforme de l'éthique économique qui s'est d'abord répandue dans les milieux « non conformistes calvinistes » et que Gélénier résume comme suit :

- travailler à un métier, même les riches, et ce par vocation divine. L'oisiveté et la mendicité, même religieuse, sont condamnées ; dévouement total au travail professionnel ;
- rechercher le profit comme signe concret que le travail est efficace et utile aux hommes. Par contre, le profit occasionnel, qui résulterait d'un privilège ou d'une opération habile, mais isolée, est jugé impur<sup>29</sup>.

Et l'historien Ch. Hill ajoute :

- restreindre la consommation ; la littérature exaltant la sobriété est abondante entre 1600 et 1640.

- Enfin, les libéralités sont abondantes et systématiquement pratiquées. Des hôpitaux et hospices sont créés pour les pauvres, impotents. Les chômeurs en bonne santé sont passibles d'une peine de prison, car ils peuvent trouver un emploi, notamment dans les nouvelles entreprises créés par les puritains<sup>30</sup>.

Lorsque les entrepreneurs étaient nombreux à assumer leurs responsabilités morales et spirituelles, les abus étaient limités. Mais l'incrédulité qui s'est répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle – déisme, philosophisme... – a entraîné avec elle un relâchement de l'éthique sociale, de sorte que, entre les mains de nombreux gérants, l'entreprise est devenue un outil d'exploitation humaine<sup>31</sup>.

Il nous faut à présent aborder la question centrale de notre étude, à savoir si la Bible tient un discours unique et cohérent sur l'argent. Les textes que l'on peut invoquer sont nombreux et les deux opinions que nous avons examinées plus haut, abordent certains d'entre eux différemment.

Dans les Écritures, Dieu semble suivre un processus habituel pour exaucer la prière « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » À notre avis, la mise en œuvre de ce processus, comme son abus, hélas, prend en compte tous les textes relatifs à l'argent. Sous l'ancienne alliance, Dieu a donné à son peuple un pays « vaste et bon » (Ex 3.8) qui, cultivé, portait des fruits et nourrissait le peuple jusqu'à satiété (Lv 25.19).

Dans le Nouveau Testament, le passage le plus complet sur le thème des « provisions » est sans doute 2 Corinthiens 8 et surtout 9. Il évoque les semailles, les moissons (qui fournissent au semeur pain et semence) et de surcroît, une abondance en vue de « toute espèce de libéralité » (2 Co 9.6-11).

Dans cette logique du cycle de la production et de la distribution dont l'agriculture est l'image biblique type, tous les autres textes bibliques relatifs aux biens matériels peuvent

---

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 125.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 129.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 134-137.

<sup>30</sup> Ch. HILL, *Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England*, Londres, Panther History, p. 258.

<sup>31</sup> Brian GRIFFITHS, *Capitalisme et richesse*, coll. Terre nouvelle, Cléon d'Andran/Vaux-sur-Seine, Excelsis/Edifac, 1997, p. 93-104.

prendre leur place. Nous évoquerons ici quatre idées importantes qui complètent cette perspective fondamentale :

1) *Le contraste entre recevoir son pain et le produire.* Associer à la création du pain, en lui fournissant les moyens de sa production (terre, soleil, pluie, semence) est une meilleure réponse à sa prière que de lui donner chaque jour sa manne. Dans le premier cas, il est « responsabilisé », valorisé, anobli, libre d'innover, de faire des choix, d'accomplir un travail de façon intelligente. Et puisqu'il moissonnera beaucoup plus qu'il n'a semé, il aura la satisfaction de pourvoir à ses besoins (de consommation et d'investissement) ainsi qu'à ceux d'autrui. En cela il ressemble à son Créateur.

Par ailleurs, recevoir quotidiennement son pain « tout cuit », fût-ce du ciel, agit à l'encontre de l'homme. À la longue, il développera une attitude d'assisté, voire de mendiant et il lui arrivera peut-être même de se plaindre de la nourriture/manne (voir Nb 21.5), ou même la refusera-t-il, tant il lui semblera gênant et indigne de tendre la main. Car la manne est d'abord une réponse à la prière des enfants, des malades ou encore des personnes valides qui se trouvent « au désert », le temps d'un voyage. Produire semble tellement normal à l'apôtre, qu'il lie le travail à son fruit, et déclare que « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3.10).

2) *Le contraste entre les biens provisoires et les biens éternels.* Jésus met en garde contre une illusion dangereuse qui consiste à prendre les biens matériels dont la « vie » est courte, pour des trésors éternels. En réalité, ils sont fragiles, à la merci des vers, de la rouille, des voleurs et à l'opposé du bien véritable, les « trésors dans le ciel » (Mt 6.19s.).

Cette illusion est l'œuvre malveillante de Mammon, le dieu de l'argent, dont le nom signifierait, comble de l'ironie !, « stable, durable ». Il trompe cruellement ceux qui le servent en leur faisant croire que les biens matériels sont les meilleurs qui soient. Faux, rétorque Jésus, car c'est en faire des richesses injustes (malhonnêtes, trompeuses) qui n'ont qu'une valeur limitée,... mais avec lesquelles il est toutefois recommandé de se « faire des amis » (Lc 16.9).

3) *Devenir riche pour soi et non « pour Dieu »* (Lc 12.21). L'illusion trompeuse de Mammon entraîne généralement un blocage de la rotation bénéfique des biens matériels, le plus souvent au moment des « moissons », mais encore au temps des « semences », deux aspects de notre sujet très proches l'un de l'autre.

Il existe un moment critique dans le cycle production/distribution, lorsque le gérant, devant l'abondance de la moisson, se trouve être riche (voir Lc 12.13-34). S'il n'a pas la foi, il s'inquiète pour sa vie et pour ce qu'il mangera et boira, car il n'a pas confiance que Dieu le nourrira dans l'avenir (voir Mt 6.30.34). Par conséquent il thésaurise<sup>32</sup> ses récoltes, les met « en réserve pour de longues années » (Lc 12.19) et, oubliant Dieu, il ne pense qu'à lui-même et néglige les besoins de son prochain. Refuser ainsi la mise en valeur des biens, qui est leur affection prévue par Dieu, c'est ôter à l'homme une de ses raisons d'être sur terre (voir Lc 12.20). Accumuler des trésors, les laisser dormir, par cupidité (12.15), par peur ou indolence (19.21), conduit à négliger, voire à exploiter son prochain auquel une part des bénéfices est destinée (voir 12.42-45).

Le jeune homme riche, que Jésus aimait pourtant (Mc 10.21), semblait avoir « hérité » de la mentalité « matérialiste » du mauvais riche qui mettait sa confiance dans les richesses incertaines (1 Tm 6.17) et les trésors terrestres auxquels le cœur s'attache (Mt 6.2). Se libérant de cette chaîne en vendant ses biens et en les affectant à ce que Dieu voulait, il aurait pu entrer dans le royaume de Dieu, où l'attendait un trésor céleste (Mc 10.21,25).

4) *Quel train de vie, le gérant du Seigneur choisira-t-il ?* Dans le cas où ses efforts, ses capacités et les circonstances conduites par le Seigneur, se conjuguent pour permettre un

---

<sup>32</sup> N.D.L.R. : accumuler sans faire fructifier ou investir.

accroissement de ses revenus, il emprunte un chemin bordé d'un côté par la sobriété du nécessaire (la nourriture, le vêtement : 1 Tm 6.8) et de l'autre par la jouissance (6.17). Les excès d'un côté (ascétisme, abstinence, privation, la non-jouissance des biens matériels disponibles), comme de l'autre (abus, luxe, gaspillage) contribuent à éloigner l'homme de Dieu.

Il lui arrivera cependant parfois d'être gêné soit par l'inconfort de la pauvreté, soit par le « qu'en dira-t-on ? » lorsqu'il se trouve dans l'abondance et porte le poids de la responsabilité de bien affecter ses « récoltes ». L'apôtre Paul écrit que, tout en multipliant les richesses de l'Évangile, il avait appris à être dans l'abondance et dans la disette (Ph 4.12s.). Le gérant du Seigneur a là tout un apprentissage à faire. Il lui faut apprendre, dans la disette, à recevoir, de la main d'un autre gérant, comme de la main de Dieu et dans l'abondance, à donner avec discrétion, tact et sagesse. Chacun, quelles que soient les circonstances, doit apprendre la suffisance et le contentement, le détachement des choses qui circulent, l'acharnement à les multiplier, le soin de chaque semence et de chaque morceau de pain que Dieu donne.

Selon les époques, on a tendance en société, et comme par osmose en milieu chrétien, à mettre l'accent soit sur l'esprit d'entreprise et l'accroissement des biens, soit sur la distribution équitable et la situation des personnes démunies (physiques ou morales). En fait, le gérant « complet » se préoccupera des deux choses : il s'attachera à produire et à gagner, pour pouvoir combler les différents besoins.

Qu'il nous soit à présent permis de faire quelques suggestions :

1) Brisons les tabous en parlant ouvertement et utilement de l'argent, en multipliant les discussions/débats sur le sujet. Proclamons que la honte ne s'attache pas à l'argent, mais à son abus : l'homme, et non Satan, doit gérer les dons de Dieu. Réfléchissons à la notion de *gérance* à la lumière des Écritures et réhabilitons un vocabulaire approprié en éliminant des termes trop chargés (*aumône, quête, bienfaiteur, mécène*), de fausses conceptions (*le pauvre est juste et saint*), et des expressions malheureuses (*questions bassement matérielles*).

Relevons, déjà à l'aide du dictionnaire, quels termes sont utilisés avec l'argent et le savoir (deux formes de richesse) et notons leur impact : celui qui sait est *érudit, éclairé, instruit, expert, compétent, fort, maître*. Celui qui possède est *nanti, opulent, pourvu, huppé, aisé, cosсу, prospère*. Le stockage du savoir se fait dans les livres, les revues et les bibliothèques ; celui de l'argent, dans les banques, les sociétés de crédit, les titres et les valeurs boursières...

2) Apprenons à mieux produire et encourageons-nous les uns les autres à être « riches pour Dieu » :

- l'argent caché devrait travailler. En 1984, le Secrétaire d'État au Budget (France) affirmait que le capital « dormant » était « énorme<sup>33</sup> ». Lorsqu'on en a la possibilité, mieux vaut multiplier les bénéfices que de les additionner (voir Lc 19.16ss,23) ;

- à tout moment, nous devons être sur nos gardes pour ne pas utiliser des procédés malhonnêtes ;

- sachant que la réussite ou l'échec dépendent aussi de lui, le gérant doit évaluer les risques qu'il court ;

- gardant les intérêts des uns et des autres à l'esprit, sachons quels sont les mobiles légitimes qui peuvent et doivent animer les efforts que nous faisons.

3) Apprenons à mieux distribuer les bénéfices, c'est-à-dire à mieux consommer et à mieux réinvestir :

- analysons les critères bibliques qui président à la consommation : sobriété et sacrifice, abondance et jouissance ;

---

<sup>33</sup> Henri EMMANUELLI, interview dans *Le Nouvel Observateur* du 9 octobre 1984, p. 79.

- examinons les vrais besoins de la personne (physique ou morale) qui se trouve à court de moyens : pain quotidien, outil de travail, moyens de production... Le cas des pauvres et des mendiants est complexe et l'Église locale, en collaboration avec les services spécialisés, doit chercher quel secours leur apporter ;

- observons les œuvres, leurs objectifs, leur gestion, leurs réalisations, leurs projets... Informons-nous, encourageons-les, prions pour elles... ;

- constituons-nous un « portefeuille d'actions chrétiennes » en nous engageant, une année à la fois, dans des soutiens réguliers, selon les bénéfices que Dieu nous accorde. Et de loin en loin, nous ferons des efforts supplémentaires pour les appels ponctuels.

- cherchons à investir du temps (rémunéré ou non) : cela aussi représente de l'argent. Bien organisée, cette aide, qui se développe dans certains milieux, est un enrichissement pour les uns et les autres ;

- créons des ponts entre ceux qui cherchent à s'investir pour Dieu (travail, argent, compétences, conseils professionnels) et des œuvres qui ont des besoins précis. Par-dessus tout, établissons entre tous un climat de confiance mutuelle, libre de toute gêne.

4) Apprenons à faire le change (et l'échange) entre différentes formes de richesse (le savoir, l'argent, la musique...) pour pouvoir varier les investissements selon les besoins et promouvoir une situation d'égalité (2 Co 8.13-15).

Lorsque certaines entraves auront été levées, on peut penser que notre élan et notre générosité s'en trouveront affermis et serviront mieux encore, jusque dans l'utilisation de nos biens matériels, le royaume de notre Dieu.